

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

COMMERCE, INDUSTRIE.

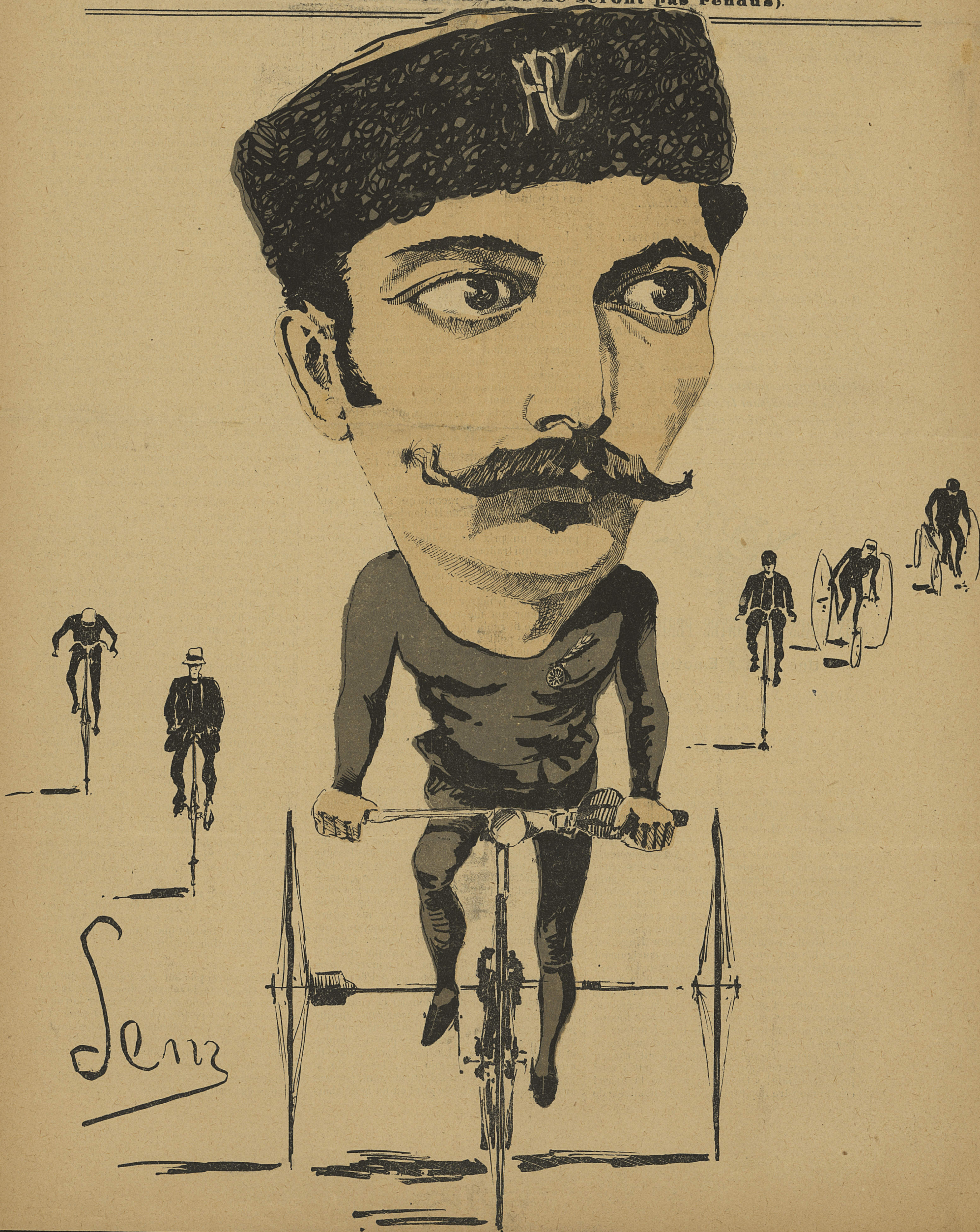
ABONNEMENTS :

Un an.	Six mois.
3'	1' 75

INSERTIONS :

Annonces....	75° la ligne.
Réclames....	1' —

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).



Périgueux, 26 Septembre 1886.

LE VÉLOCE-CLUB

*Vive le sport et vive la prestesse !**A notre époque, il faut aller grand train ;**Tout maintenant se fait avec vitesse**Et nous vivons au siècle de l'entrain.**A la vapeur, que nous fîmes esclave,**Nous avons joint le tonnerre dompté,**Et l'homme, un jour, supprimant toute entrave,**Chevauchera sur l'électricité.**En attendant, l'homme appelle à son aide**La mécanique et fait allègrement**De longs parcours sur le vélocipède,**Un diabolique et bizarre instrument !**A Périgueux circulent les bicycles**Au profil grêle, et notre boulevard**Est sillonné par d'élégants tricycles**Que nos clubmen manœuvrent avec art.**Car notre ville a son club du véloce**Qui fut fondé par des parrains vaillants ;**Réunissant art, finance et négoce,**Il peut prétendre à des destins brillants.**Pour célébrer sa naissante influence,**Nous avons peint, sur un CRESCENT-ROYAL,**Son président qui, très correct, s'avance,**Avec un chic suprême et triomphal !**ROYAL-CRESCENT, machine sans pareille,**Que Rudge livre en la perfection,**C'est grâce à toi qu'un coureur fait merveille**Et peut se dire invincible champion.**De notre club, la phalange sportique**T'adoptera, merveilleux instrument,**Et l'on verra, défiant la critique,**A Périgueux fleurir le recordman !*

Zig.



HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

Une Nuit à Emotions.

*A Madame X..., la plus digne des épouses
et la plus dévouée des mères.*

Le fond du conte est véritable ;
Bulfinch m'en est garant : Qui pourrait en douter ?
D'ailleurs, tout, dans ce genre, a droit d'être croyable,
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.
(FLORIAN.)

Minuit venait de sonner au vieux clocher de notre antique cathédrale rajeunie, grâce au talent du regretté M. Abadie et de son trop modeste collaborateur M. Lambert.

C'était un soir d'hiver de l'année 18... (la date importe peu, car le fait que je vais citer n'est pas appelé à marquer dans les annales périgourdines). Je regagnais tout songeur mon domicile, encore sous l'impression des scènes pathétiques d'une représentation théâtrale à laquelle je venais d'assister. J'avais revu, il est vrai, *Lucrèce Borgia*, une des plus puissantes conceptions dramatiques de Victor Hugo, et, insensible aux morsures de la bise, machonnant mon dernier cigare, j'allais rêveur par les rues sombres et désertes, analysant dans mon esprit l'art incomparable avec lequel le maître avait pétri, animé et jeté pantelant sur la scène ce monstre moral qui a nom Lucrèce. Cette femme est une misérable, me disais-je... L'auteur l'a noircie à dessein pour amener son dénouement foudroyant... Théophile Gautier avait raison, c'est incontestablement du procédé ; mais quel procédé habile ! « Gennaro, je suis ta mère ! » crie le monstre expirant sous le fer homicide de

son fils, et il suffit de cet aveu suprême pour que le spectateur s'apitoie sur le sort de la grande coupable, comme il s'apitoiera aussi en écoutant les lamentations du grotesque Triboulet, ce monstre physique, pleurant des larmes de sang sur le cadavre de sa fille déshonorée. L'amour maternel ! l'amour paternel ! quels sentiments divins... et surtout quelle mine inépuisable pour les dramaturges de talent. Le filon est à la portée de tous ; mais combien peu ont su l'exploiter à la façon de Hugo !... »

J'arrivais sur la place du Greffe et mes réflexions allaient toujours bon train, lorsque soudain, tout près de moi, le silence de la nuit fut troublé par une voix forte, demandant : « — Qui va là ?... » C'était mon excellent ami le Dr *** , qui débouchait de la rue Saint-Front et dont j'avais sans peine reconnu l'organe.

— Où diable allez-vous donc à pareille heure ? dis-je à l'arrivant, en lui serrant la main. Si c'est au sabbat, vous serez en retard : il est minuit passé !

— Tiens, c'est vous, mon cher Lebreton ! s'écria le docteur. Je parie que vous sortez du théâtre ?

— Vous l'avez dit, et, à mon tour, je gage que vous portez vos soins à quelque client *in extremis*.

— C'est exact... Je vais dans la rue Neuve, pour un enfant atteint du croup. Je l'avais vu dans la journée et j'espérais qu'il passerait la nuit ; mais le père est venu tantôt m'annoncer que le petit malade est à toute extrémité.

Le croup !... Je frissonnai... De tous les maux dont Dieu se sert pour éprouver les mères, celui-là est sûrement un des pires ! Le gracieux bébé, dont le rire frais et sonore faisait hier encore la joie de la maison, est pris tout à coup d'un malaise subit. « Ce n'est rien, c'est un simple enrrouement, » a déclaré la nourrice en berçant le cher trésor, et on ne s'inquiète pas outre mesure ; mais, durant la nuit, le mal s'est aggravé. L'enfant est réveillé par une toux rauque, sourde et comme étouffée ; chaque quinte est suivie d'une aspiration brève, sifflante et bientôt se produisent les saignements de nez, les vomissements, avec ces mucosités filantes et ces fragments membraneux qui caractérisent les laryngites aiguës. « — Je suis perdue ! s'écrie la mère ; mon enfant a le croup !... Vite un médecin !... » Le médecin arrive... Hélas ! il est trop tard : bébé est mort ! L'enfant de l'artisan comme le fils de roi succombent en quelques heures sous l'haleine empestée de ce fléau terrifiant !... On raconte que le croup ayant enlevé l'enfant du roi de Hollande, Napoléon I^{er}, dont la sollicitude s'étendait à tout et sur tous, proposa un prix de 12,000 fr. au meilleur ouvrage qui traiterait de ce sujet. Royer-Collard remporta le prix et préconisa la bronchotomie, qui consiste à pratiquer une ouverture soit à la trachée-artère, soit au larynx, pour permettre à l'air libre de pénétrer dans les poumons. C'est ce souvenir qui me revint subitement à l'esprit et me fit répliquer au docteur :

— Votre petit malade est perdu, dites-vous. Et pourquoi ne tenteriez-vous pas l'opération de trachéotomie, que vous avez déjà réussie plusieurs fois ?

— C'était mon intention et je comptais demain matin, à la première heure, réclamer le concours de quelqu'un de mes confrères ; mais il est bien tard pour déranger l'un d'eux... et le temps presse. Voulez-vous m'accompagner ?

— Très volontiers, dis-je, surtout si vous pensez que je puisse vous servir en cette occasion.

— Peut-être ! murmura l'excellent homme en me prenant amicalement le bras. Venez d'abord, nous verrons ensuite.

Et nous voilà, vers une heure du matin, déambulant à travers les basses rues, par une nuit sans lune et une température au-dessous de zéro ; mais, pour conserver à ce récit tout son cachet véridique, je dois ajouter qu'intérieurement je maudissais la rencontre insolite du bon docteur, car je pressentais quelque scène intime autrement empoignante pour ma nature impressionnable que la fiction dramatique qui m'avait récemment ému au théâtre. Chemin faisant, mon compagnon m'expliqua que les parents de l'enfant étaient de pauvres gens d'Angoulême, établis depuis peu à Périgueux. Le père, un bonhomme boiteux et malingre, pratiquait le métier de chiffonnier et combattait péniblement sa misère en parcourant chaque jour les rues de la ville, où il achetait, pour les revendre à très petits profits, les peaux de lapins et les vieux chiffons. La mère était, paraît-il, une ancienne fille de joie qui, lassée de la prostitution, avait épousé l'infirme dont, par une cruelle ironie du sort, elle avait eu un bébé char-

mant. « Ces deux déshérités, ces deux épaves de la vie ont concentré toute leur affection sur cette petite créature, ajouta le docteur, qui est poète à ses heures. Ce fruit de leur automne les aide à supporter la misère et leur fait trouver presque douces les amertumes de leur triste vie... »

Enfin, nous arrivâmes. Le chiffonnier et les siens étaient installés dans un rez-de-chaussée humide et malsain, composé d'une seule pièce, ayant pour toute ouverture une porte-fenêtre donnant sur la rue. Le froid, que je ressentais à peine au-dehors, me saisit subitement en pénétrant dans cet intérieur de parias. Faiblement éclairés par une chandelle de suif qui brûlait sur la cheminée, le boiteux et sa compagne, assis devant l'âtre, tisonnaient un maigre feu qui allait s'éteignant ; ils se levèrent vivement à notre approche et je remarquai que l'un et l'autre avaient les yeux rouges et encore humides de larmes. Leur pauvre mobilier se composait d'un vieux bahut, d'une table boiteuse, de quelques chaises et d'un grabat sordide, sur lequel gisait le malheureux petit être atteint du croup. C'est celui-là surtout qui attira le plus vivement mon attention. Il paraissait âgé de deux à trois ans, et sa figure délicate, encadrée de cheveux blonds, se détachait nettement sur l'oreiller d'un blanc douteux. Le docteur *** s'était approché du malade et hochait la tête en lui tâtant le pouls, dont les battements rapides et très faibles indiquaient la gravité de son état. L'infortuné bébé faisait, en effet, peine à voir : Son aphonie était complète ; son visage et ses petites mains, que je voulus toucher à mon tour, étaient inondés d'une sueur froide et prenaient graduellement la lividité cadavérique. Tout indiquait que l'asphyxie était proche et qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour tenter l'impossible. Les parents avaient suivi anxieusement l'inspection du médecin et, tout à coup, j'entendis la mère qui demandait :

— Vous le sauvez, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui ! assura l'homme de l'art ; mais je dois tout d'abord vous prévenir qu'il faut que je pratique au cou de votre enfant une incision qui lui permettra de respirer librement. Sans cela, il est perdu et a tout au plus un quart d'heure à vivre.

Les deux malheureux se consultèrent d'un regard anxieux, et la femme, étouffant un sanglot, alla se jeter dans les bras du mari, dont la figure souffreteuse marquait à cet instant une angoisse suprême.

— S'il n'y a pas moyen de faire autrement, allez, dit l'infirme. Nous avons confiance en vous.

En un instant, les préparatifs du docteur furent faits et il eut distribué les rôles. Pendant que le père tenait la modeste chandelle de suif, qui vacillait dans ses mains tremblantes, l'opérateur prit le corps inerte de l'enfant et l'installa délicatement sur le revers du lit, nous chargeant, la mère et moi, de le maintenir dans une position horizontale. Il retira alors d'un étui une lame d'acier qui, en reflétant la lumière, brilla d'une lueur sinistre, et je l'aperçus ensuite déposant à portée de sa main la petite canule qu'il allait tout à l'heure établir dans la plaie pour permettre le passage de l'air dans les voies respiratoires.

Le visage si expressif et surtout si mobile du Dr *** paraissait maintenant transfiguré. Une sérénité calme l'avait envahi, et j'admirais le sangfroid avec lequel il allait procéder à la terrible opération. Je le vis empaumer résolument son bistouri et, ayant tâté du doigt l'endroit favorable, il enfonça doucement l'acier dans le cou du baby... A ce moment, le petit malade fit un soubresaut nerveux, qui me rappela le spasme douloureux du poulet qu'on égorge. Je fermai les yeux... La mère défaillante venait de s'affaler sur les deux genoux, et le père poussait des cris sourds qui me chaviraient l'âme. Seul, l'opérateur n'avait pas, du moins en apparence, partagé notre émotion, car je le revis bientôt sonder la plaie béante et étancher le sang rose qui dé coulait sur la poitrine de l'enfant. La canule fut bientôt en place et, par son orifice, nous perçûmes un grouillement léger, indiquant que l'air circulait librement. L'opération avait réussi !

Je n'insisterai pas sur les incidents qui suivirent. Ce spectacle m'avait absolument anéanti et mon unique souci était de regagner la rue au plus vite pour y respirer à l'aise. Le père et la mère pleuraient maintenant à chaudes larmes et couvraient de baisers la figure du petit malade, qui semblait renaître et dont les joues se coloraient insensiblement...

Je rentrai brisé à la maison, et j'avoue que je dormis fort mal cette nuit-là.

Quelques jours après, je revis le docteur ***, qui fumait tranquillement un cigare en arpentant les boulevards.

— Eh bien, lui dis-je en l'abordant, comment se porte notre petit malade de la rue Neuve ?

— L'opération n'a eu aucune suite fâcheuse, répondit l'excellent docteur. L'enfant est complètement rétabli, et je l'ai même aperçu hier matin prenant ses ébats dans le ruisseau de la rue.

— Vous m'avez imposé là une terrible corvée, fis-je très sérieux, et j'aurais presque le droit de vous réclamer une part de vos honoraires.

— Mes honoraires ! s'exclama le bon docteur, vous voulez rire. Le père est venu ce matin m'emprunter vingt francs pour payer son terme !....

Étonnez-vous, après cela, que tant de médecins abandonnent leurs malades pour faire de la politique !

Paul LEBRETON.



Le péché de Pétronille

L'angelus du soir sonnait à grande volée... Il n'y a pas bien longtemps que ce que je vais vous raconter s'est passé, et ce n'est pas bien loin de Nontron qu'habitent les héros de cette histoire vraie.

Donc, l'angelus sonnait ; il pouvait être... huit heures du soir ; maître Bertrand, le sacristain de l'église d'Ouvouvoudrez, allait fermer les portes du saint-lieu, les dernières vibrations de la cloche s'éteignaient doucement sous les voûtes de la vieille nef. Tout à coup, une ombre encapuchonnée pénétra dans le sanctuaire par l'entrebâillement du grand portail, et marcha droit à maître Bertrand, dont on entendait le souffle d'asthmatique du côté de la petite porte. Avant qu'il eût le temps de tourner vers la personne qui venait à lui sa majestueuse rotundité, une petite main se posait sur son épaule et une voix douce, mais altérée par une forte émotion, lui disait presque à l'oreille :

— Monsieur Bertrand, prévenez, je vous prie, M. le curé : il faut que je me confesse tout de suite !

— Ah ! tiens ! c'est vous, Pétronille ? Vous venez bien tard !...

— Je vous en prie, monsieur Bertrand, prévenez vite M. le curé et dites que ça presse.

— Ça presse ! ça presse ! C'est bon à dire, mais M. le curé dine à cette heure, et il ne doit pas faire bon le déranger, car il *siffle* (Mouvement d'effroi de Pétronille) en ce moment quelques verres d'excellent vin vieux qu'on lui a conduit aujourd'hui même. Ah ! matin ! c'est du bon liquide, mademoiselle Pétronille, j'en sais quelque chose, moi, j'en ai *sifflé* (Autre mouvement d'effroi plus prononcé)... Mais qu'avez-vous, Pétronille, vous semblez malade, *vous vous agitez*, hein ! vous souffrez ?

— Encore une fois, monsieur Bertrand, ayez l'obligeance de prévenir M. le curé.

— C'est que... je... enfin...

— Allez ! monsieur Bertrand, dépêchez-vous, et je ne dirai pas à votre femme que je vous ai vu dimanche soir au cabaret du vieil Ambroise.

— C'est bon ! c'est bon ! Mlle Pétronille, on y va, mais surtout pas un mot de ma visite aux *Trois pintes* à ma bourgeoise.

Pétronille fit un geste d'assentiment et Bertrand se dirigea, par la sacristie, vers la maison du curé : « Au diable les femmes et les filles, disait en cheminant l'honnête sacristain ; voyez-vous, ça voit tout, ça sait tout, ces diables-là ! Enfin, hum ! si le curé savait m'offrir encore un verre de ce fameux vin, comme je le sifflerais de bon cœur. »

Tout en ruminant ces pensées, maître Bertrand était arrivé à la porte du presbytère, où il frappa deux coups discrets.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit de l'intérieur l'aimable voix de la Myotte, la vieille servante du brave curé d'Ouvouvoudrez.

— Il y a, Myotte, répondit Bertrand d'un air câlin et en clignant de l'œil vers la cuisine, il y a que M. le curé est demandé immédiatement à l'église.

— Immédiatement ! qui est-ce qui le demande ? Il dine, c'est impossible !

— Mlle Myotte, dit Bertrand d'un ton tragique, il faut que M. le curé vienne de suite à l'église ; c'est très urgent.

Myotte, évidemment flattée de ce titre de *mademoiselle* qu'on ne lui prodiguait pas sou-

vent, se dirigea incontinent vers la salle à manger, oubliant ses autres questions.

Le brave curé allait entamer son rôti, un modeste petit pigeon bien dodu, lorsque la Myotte lui annonça « qu'il fallait se rendre à l'église de suite. »

— Comment ! je ne puis finir de diner ?

— Non ! monsieur le curé ; c'est très pressé, il faut y aller de suite.

— Allons ! soupira le brave homme, habitué à l'obéissance.

Il se leva, et jetant les yeux sur le pigeon-neau et sur son verre à moitié plein, il allait s'éloigner, lorsque tout à coup il se rapprocha de la table et vida le verre, après avoir fait scintiller à la lumière le vin brillant et clair comme un gros rubis. « Ce serait dommage de le laisser éventer, » soupira-t-il, et cette fois il marcha résolument vers la porte.

Bertrand, perdant tout espoir d'attraper un nouveau verre du fameux vin, était prestement revenu à l'église pour annoncer à Pétronille l'arrivée du vieux curé.

Cette petite fille, qui l'avait vu *Aux trois pintes*, effrayait le gros Bertrand, car ledit Bertrand était gratifié d'une compagne peu commode, qui parfois n'avait pas hésité à jouer du manche à balai sur le dos de son sacristain de mari.

— Je vous avais bien dit qu'il dinait, mademoiselle Pétronille, et même qu'il n'a pas fini. Ah ! il a *sifflé* (Troisième mouvement d'effroi de Pétronille) un fameux coup de son vin vieux, allez, avant de se mettre en route.

— Tu pourrais parler un peu plus respectueusement de ton curé, Bertrand ; *siffler* est un mot grossier de la façon dont tu me l'appliques, dit soudain le vieux prêtre venu sans bruit.

Chose étrange, pendant que ce verbe *siffler* était prononcé soit par le curé, soit par le sacristain, Pétronille s'agitait et semblait mal à l'aise. On eût dit d'un démon tracassé par une formule d'exorcisme.

Sous la remontrance du vénérable vieillard, maître Bertrand baissa la tête.

— C'est vous qui me demandez, ma fille, dit le prêtre se tournant vers Pétronille. Je n'y vois pas très bien, il commence à faire obscur ici ; je ne vous reconnais pas. Qui êtes-vous ?

— Monsieur le curé, c'est la Pétronille, la fille au gros Guillaume, du village de Barbet ; j'ai connu son grand-père, qui...

— Bertrand, vous n'avez plus rien à faire ici, dit le prêtre l'interrompant ; je fermerai les portes, allez-vous-en...

Le curé se dirigea vers le confessionnal, revêtit le surplis. Pétronille s'engouffra dans un des côtés de la machine.

— Eh bien ? ma fille...

— Mon père, je suis bien coupable !...

— Courage, mon enfant, Dieu est infiniment miséricordieux.

— Oh ! mon père, je n'oserai jamais vous dire... (Un sanglot.)

— Allons, allons, ma chère enfant, soyez raisonnable, dites vite ce qui trouble si fort votre conscience ; vous savez bien que vous êtes sûre du secret, et puis il y a quarante ans que je suis dans le ministère, mon enfant, il est bien peu de fautes que je ne connaisse pas, et il n'en existe point que Dieu ne veuille pardonner... Allons ! dites vite. (A part. — Mon pauvre rôti qui va froidir !)

— Je... je... je ne puis... Si vous saviez. Oh ! c'est affreux, j'ai commis mon péché à l'église. (Deux sanglots.)

— Eh bien ! ma fille, en effet, c'est une circonstance aggravante ; mais, je vous le répète, Dieu est infiniment bon. Allez vite ! (Un pigeon froid, je n'aime pas ça, moi !)

— Oh ! mon père, si vous pouviez m'aider un peu, je n'ose...

— Vous aider ! hum ! hum ! c'est difficile (Je vais passer la nuit ici) ; eh bien, avez-vous volé le tronc ?

— Oh ! non, c'est bien plus grave, mon père.

— Plus grave ! Avez-vous dérobé quelque ornement ou vase sacré ?

— Oh ! non.

— Hum ! hum ! Je ne vois plus... à moins que... Mais non ! je ne peux pas vous demander tous les péchés qui se peuvent commettre à l'église. Allons, ma fille, du courage, et dites vite, je suis pressé. (Mon pauvre rôti !)

— Eh bien, mon père, j'ai sifflé...

— La burette au vin blanc, je parie ! Hum ! ce n'est pas bien ; mais il ne faut pas vous exagérer votre faute outre mesure, *siffler du vin* n'est pas une faute grave, bien grave.

— Mais, mon père, ce n'est pas ça, j'ai sifflé...

— Quoi ? la *Marseillaise* ? Le bedeau aurait dû vous mettre à la porte. Oh ! la jeunesse !

— Mais, mon père, j'ai *sifflé* tout simplement, sifflé comme ceci, tenez ! et Pétronille,

revenue au calme depuis son aveu, fit entendre dans l'église sombre un sifflement prolongé. J'avais parié de siffler dans l'église, mon père, je l'ai fait, mais le remords est venu et je n'avais plus de paix ; pardonnez-moi, mon père.

— Hum ! hum ! certainement je vous pardonne, mais vous auriez bien pu me dire cela plus tôt ; vous m'avez retenu trois quarts d'heure pour cette... bêtise. (Mon pauvre pigeon !) Allons ! allez en paix et... ne sifflez plus.

Pétronille, agile et fière maintenant, se hâta vers la porte de sortie. Comme elle allait descendre la première marche, maître Bertrand se dressa devant elle : « Pétronille, je connais votre péché, j'ai encore besoin d'aller inhumecter le gosier *Aux Trois Pintes*, les dimanches après le chant de vêpres ; si vous en dites un mot à la bourgeoise, moi je parle de votre péché à tout le monde. »

— Mais comment ?

— Ah ! ah ! ça vous intrigue de savoir comme j'ai entendu. Pas malin, pourtant ! Vous étiez d'un côté du confessionnal, moi de l'autre... voilà... Hi ! hi ! et un large rire souleva la bedaine du sacristain.

Pétronille, confuse, descendit les marches sans rien dire.

— Attention à ma bourgeoise, à propos des *Trois-Pintes*, hein ! cria-t-il encore dans l'éloignement.

Quant au brave curé, son pigeon était froid, c'est vrai, mais il but deux ou trois verres de son fameux vin. A la dernière lampée, il s'écria, en songeant sans doute à sa laborieuse confession de tout à l'heure :

— Rien ne vaut le devoir accompli !

FANTASIO.



LE RONDEL DU BAISER

Je ne demande qu'un baiser

Sur votre bouchette si rose...

Le demander... le prendre n'ose :

Allez-vous me le refuser ?

Le recevoir peut me griser,

Le donner vous est peu de chose :

Je ne demande qu'un baiser !

Mais laissez-moi le diviser

Et goûter par petite dose,

En faisant en route une pause

De façon à me bien griser...

Je ne demande qu'un baiser !

George HERBERT



UN SINGULIER SÉDUCTEUR.

Voici une histoire qui remonte à soixante ans au moins ; je la tiens de contemporains qui ont disparu aujourd'hui de la scène du monde, ainsi que ses acteurs.

Louis Ruffin était un séducteur, et un séducteur des plus dangereux. Rien de plus charmant que sa personne ; impossible pour les femmes de le voir sans l'aimer ; à ses traits irrésistibles il joignait la perfidie des calculs, et rien ne préservait de ses coupables desseins, parce que lorsque l'on s'apercevait de la fausseté de son âme et du péril qu'il y avait à se fier à lui, le mal était sans remède, il était trop tard, les précautions étaient devenues sans nécessité.

Quand il était parvenu à circonvenir une jeune fille, il lui tenait ce langage étrange, dont l'apparence de sincérité ne laissait pas de prise aux soupçons :

— Je suis un amoureux exceptionnel, mademoiselle, disait-il ; je ne viens pas auprès de vous me présenter comme un mari, je ne le voudrais que trop ; mais, hélas ! je ne le puis. Si vous me voyez, c'est que je n'ai pu résister à l'amour que vous m'avez inspiré comme malgré moi, et qu'il est difficile de se soustraire à l'empire que votre beauté exerce sur le cœur.... Ah ! que je préférerais, ou ne vous avoir jamais rencontrée, ou m'être trouvé insensible à vos charmes ; mais c'est le malheur de ma destinée

d'aimer, d'aimer avec ardeur, et de voir cet amour rester sans espoir, car il ne faut pas se flatter de vous posséder, non, ce bonheur n'est pas fait pour moi....

Ce langage produisait toujours l'effet que notre séducteur en pouvait attendre. Les jeunes personnes lui demandaient pourquoi, étant amoureux comme il prétendait l'être, il ne suivait pas les voies ordinaires, et n'épousait pas celle qu'il avait choisie....

— Vous épouser, mademoiselle ! plutôt au ciel que cela me fût possible ; mais non, ce serait de ma part une insigne tromperie. Le lendemain de notre mariage, savez-vous ce qui arriverait ? Il ne vous resterait que la ressource d'une séparation, ou la perspective pour vous d'un avenir manqué, incapable que je suis de m'acquitter... des devoirs du mariage....

On pense si la jeune personne était étrangement surprise.

— Que diable peut-il donc avoir ? se demandait-elle. Et elle provoquait une explication.

Alors lui, qui avait calculé d'avance sur l'effet de sa révélation, racontait un événement qui lui était arrivé, disait-il, au régiment, peu de temps après son incorporation dans l'armée. Il avait eu un duel, et avait reçu une blessure qui l'avait mutilé.... Il avait failli mourir de cette blessure, et c'était tant pis qu'il ne fût pas mort, étant mille fois préférable de perdre la vie que de rester condamné à la passer si misérablement.

L'histoire était racontée du ton le plus sincère et de manière à émouvoir, car Ruffin possédait, en outre de ses brillantes qualités physiques, l'art de persuader et de toucher... Sa voix pénétrante, ses yeux tendres donnaient à son récit une expression qui allait à l'âme... La jeune personne restait profondément émue, et quand il avait ajouté ensuite qu'elle voulait bien lui dire si elle le blâmait de l'aimer, ou si elle pensait devoir, après son aveu, lui commander de rester chez lui, elle n'avait pas le courage de prendre ce dernier parti, car il savait si bien lui faire croire que ce serait prononcer son arrêt de mort, qu'une jeune fille se fût crue indigne de vivre elle-même, que de forcer à s'éloigner d'elle un homme si malheureux et si bien fait pour inspirer de la pitié.

Elle lui laissait toujours, dans ce cas, la permission de juger lui-même du moment opportun de cesser ses visites ; il les continuait donc, et, à la faveur de ces entrevues fréquentes, il s'insinuait de plus en plus dans la confiance de la jeune fille, dont, il faut bien le dire, il avait pi-

qué la curiosité et qui eût été fâchée de se priver de sa présence avant de savoir ce qu'il avait... ou ce qu'il n'avait pas....

Oh ! la curiosité ! elle perdit Eve ; que de femmes n'a-t-elle pas perdues !... Les jeunes filles voulaient savoir.... et elles finissaient toujours par apprendre à leurs dépens ; car, ainsi que je l'ai donné à comprendre, l'histoire du duel et de ses suites était un conte.

Grâce à ce moyen abominable, Ruffin était ainsi arrivé à rendre mères deux ou trois jeunes personnes ayant réussi pourtant à cacher leur faute ; quand il en quittait une, c'était pour s'adresser à une autre. Il allait ainsi multiplier le nombre de ses victimes, lorsque l'éclat que produisit son aventure avec une jeune personne nommée Adrienne attira l'attention et révéla les procédés de ce ténébreux séducteur.

La première idée de la famille de la victime fut, bien entendu, de demander au coupable la réparation de sa faute par le mariage ; on allait lui en faire la sommation lorsqu'on apprit qu'une autre jeune fille se trouvant dans le même cas devait adresser, selon son droit, la même sommation au séducteur. Cette situation changea la résolution des deux familles, qui, dans l'impossibilité d'obtenir satisfaction, préférèrent se réfugier dans un égal mépris pour le séducteur. Mais si les grands parents laissaient ainsi tomber l'affaire, les frères des victimes résolurent de la relever. Ils étaient deux, chacune avait le sien. Ces jeunes gens étaient bouillants d'ardeur et également indignés ; le même cri sortit en même temps de leur bouche : Vengeance !...

Ce fut d'abord à qui le premier réparerait l'outrage ; les deux familles étant représentées par des champions également désireux d'être les premiers à porter les coups, des amis intervinrent ; on tira au sort pour connaître le nom du favorisé : ce fut celui du frère d'Adrienne, Gustave, qui sortit.

Le sort, comme on va voir, avait bien choisi. Des témoins furent envoyés, et, les conditions du combat réglées, les adversaires se rencontrèrent dans le bois des Romains, près la route de Paris, en face du cimetière actuel.

Les adversaires paraissaient être d'égale force, courageux l'un et l'autre et pareillement animés, et ils s'étaient attaqués plusieurs fois sans résultat, lorsque Gustave se sentit atteint à la poitrine, mais en même temps son adversaire était lui-même touché....

Cet incident mit fin au combat. On examina l'état des blessures ; celle de Gustave était rela-

tivement légère ; quant à Ruffin, il était frappé, et de quelle manière ! on eût dit l'intervention de la Providence ! Il était frappé de telle sorte que la mutilation qu'il avait feinte allait devenir cette fois une réalité....

Ce duel eut du retentissement dans Périgueux. On entoura Gustave des plus vives marques de sympathie ; il reçut les témoignages d'intérêt de toutes les classes de la société. Il resta à peine alité, et chacun s'en félicita.

Quant au séducteur si bien puni, il fut malade jusqu'à laisser croire qu'il ne s'en relèverait pas. Il guérit pourtant, mais la guérison était pour lui plus malheureuse que la mort ; car, horriblement mutilé, le mariage lui était défendu, sa vie se trouvait manquée, et il vécut isolé, poursuivi par la destinée, absolument comme si le ciel lui-même avait tenu à lui montrer son horreur pour les crimes qu'il avait commis et à l'en punir comme il le méritait.

J. DE LA LIMOGÉANNE.

NOS ALLUMETTES

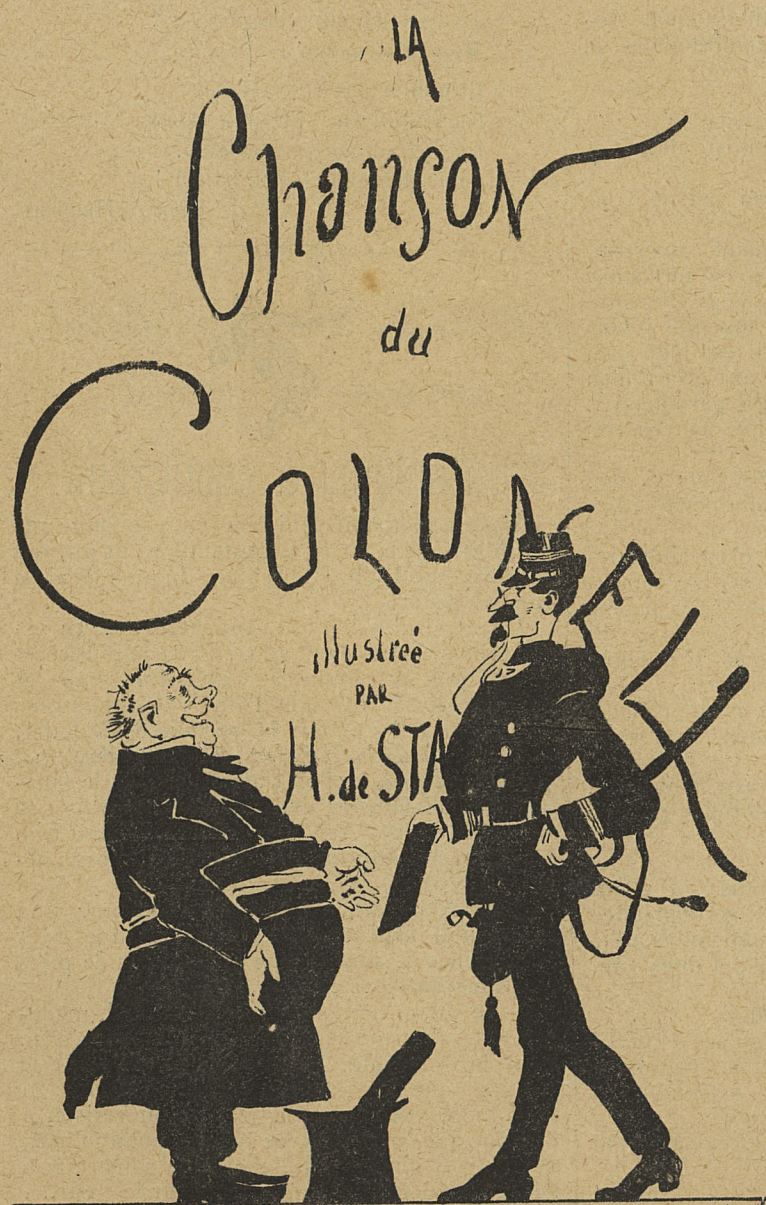
LE PROBLÈME DES QUATRE ALLUMETTES.

Fendez une allumette à son extrémité, taillez-en une autre en biseau, que vous introduisez dans la fente de la première, de manière à ce que les deux allumettes forment entre elles un certain angle ; posez-les sur une table, le sommet de l'angle en haut, en l'appuyant contre une troisième allumette, voilà les préparatifs faits. Remettez alors une quatrième allumette à quelqu'un de l'assistance, en lui demandant d'enlever en l'air, à l'aide de cette allumette, l'ensemble des trois premières.

Solution. — Appuyer légèrement contre les deux premières allumettes et à quelques millimètres du sommet, pour permettre à la troisième de tomber sur celle que vous tenez ; baisser la main pour que cette troisième puisse pénétrer dans l'intérieur de l'angle formé par les deux premières, puis enlever en l'air l'allumette que vous tenez à la main, et sur laquelle se tiendront, à cheval, les allumettes 1 et 2 d'un côté et l'allumette 3 de l'autre.

L. A. BRUTI.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et Co.



Je n'ai plus rien, soldats fidèles
A moins d'vous loger par faveur
Dans un couvent de demoiselles
Dit l'air qu'était un vieux farceur

PRIX 1^{er}



Paris. 1886

Prix : 1^{er}

Légendes de LÉON VANIER